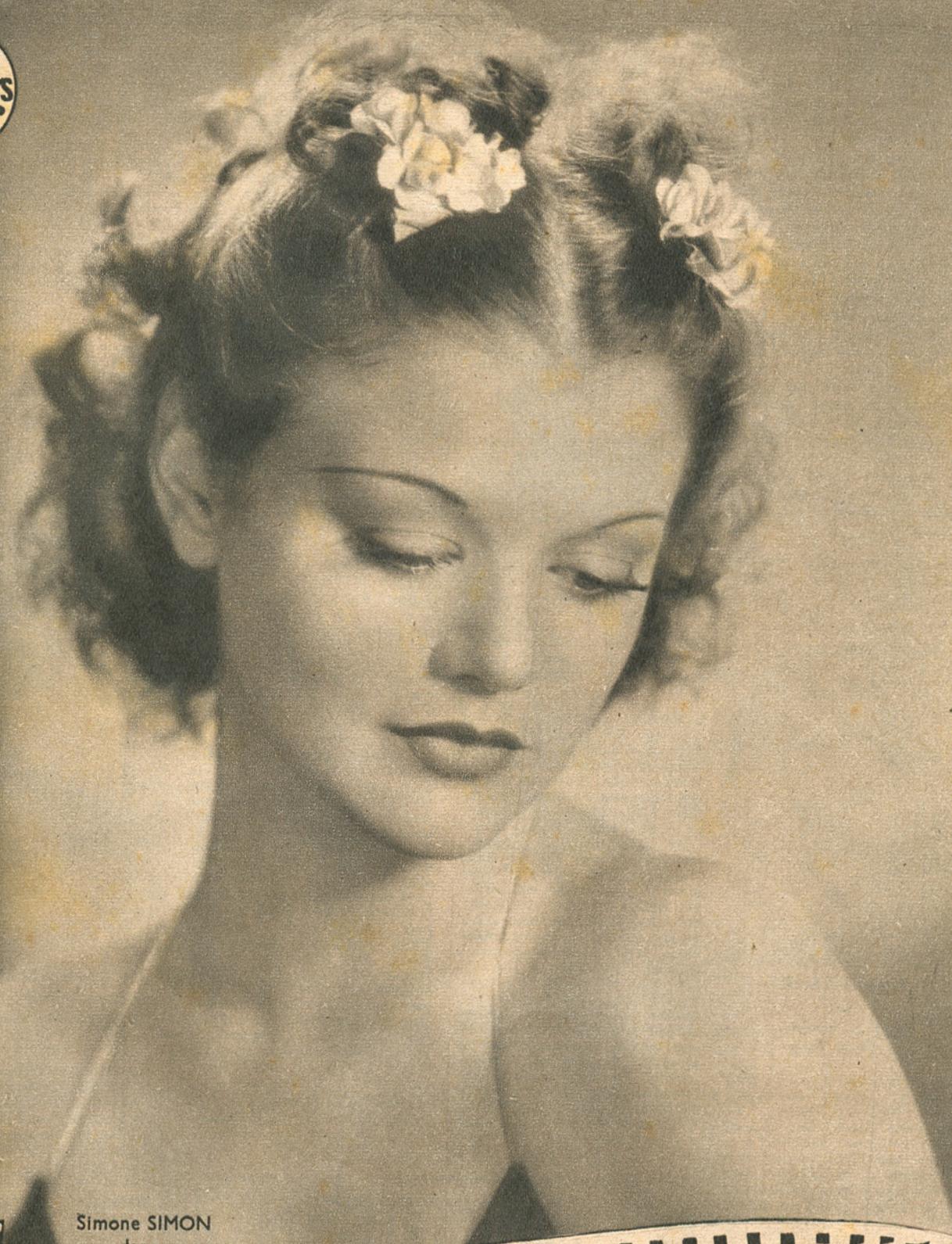


MON FILM

15 frs



Simone SIMON
dans

FEMMES SANS NOM

Production NAVONA-Film

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme (court) choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons - réponse internationaux.)

DANIEL ET CLAUDINE. — Distribution de *Claudine* à l'école donnée n° 109, p. 2. — Derniers films de Fernandel : *L'Héroïque M. Boniface*, *On demande un*



Priscilla LANE

dans

Rèves de jeunesse.

(Photo Warner Bros.)

assassin, *Casimir*, *Meurtres*, *Uniformes et grandes manœuvres*, *Topaze* (nouvelle version), *Tu m'as sauvé la vie*, *Boniface somnambule*, *Adhémar*, *ou le jouet de la fatalité*. — Films en couleurs récemment « sortis » : *Porte d'Orient*, *La Maison du Bonheur* et *Andalousie* (films français tournés avec le procédé belge « Gévacolor »). Films américains en Technicolor : *Cendrillon*, *La Vallée des Castors*, *L'Île au trésor*, *Les Amours de Carmen*, *La Flèche brisée*, *Dans une île avec vous*, *Entrons dans la danse*, *La Fille de Neptune*, *Le Dynastie des Forsyte*, *Un jour à New-York*, *La Tour Blanche*, *Bagdad* et *La Fille des Boucaniers*.

DICHOU DE CHARMES. — Votre signature est difficile à déchiffrer. Voulez-vous, à l'avenir, prendre un pseudo et l'écrire lisiblement ? — Luis Mariano est né

★ Entre nous ★

à Irun (Espagne) le 12 août 1920 à minuit. Il aime la danse, la natation, les courses de taureaux. Mais oui, il vous enverra sa photo dédicacée : il est très gentil. Nous lui transmettrons votre lettre, si vous le désirez. Relisez l'avis ci-contre et ma réponse à **CHRIS**, n° 233, p. 2.

J'ADORE JEANNOT MARAIS. — Même réponse qu'à **FIDÈLE LECTRICE DE C...** — Toute lettre convenablement affranchie est expédiée à l'artiste destinataire dès son arrivée à nos bureaux.

MESSAGÈRE LOINTAINE. — Jennifer Jones mesure 1^m,63. — Le metteur en scène Frédéric de Cordova n'est pas apparenté à Arturo de Cordova. — Distribution du *Passeport jaune*, film américain de 1932 réalisé par Raoul Walsh pour Fox-Film : Elissa Landi (Anna Mirrel), Laurence Olivier (Julian Rolfe), Lionel Barrymore (baron Andréieff) et Walter Byron.

FLAVIENNE. — Principaux films (parlants) de Sessue Hayakawa : *Forfaiture* (deuxième version), *Yoshiwara*, *Tempête sur l'Asie*, *Macao*, *enfer du jeu*, *Au cabaret du Grand Large*, *Malaria*, *Quartier chinois*, *Tokio Joe*, *Captives à Bornéo*. — Nathalie Nattier a tourné : *Seul dans la nuit*, *Étrange destin*, *L'Idiot*, *Les Portes de la nuit*, *Le Château de la dernière chance*, *Le Mystère Barton*, *La Rue sans loi*, *Fusillé à l'aube*, *Porte d'Orient*, *Mon Ami le cambrioleur*. — Brigitte Helm, mariée et mère de famille, ne tourne plus et vit à Berlin.

MURIEL BERYL. — Avant d'épouser Sue Carol, le 15 mars 1942, Alan Ladd avait été marié à une Américaine qui n'était pas actrice et dont il a eu un fils. De son union avec Sue Carol, il a une fille : Alana, née le 21 avril 1943, et un fils : David, né le 5 février 1947. D'un mariage antérieur, Sue Carol a une fille. — John Wayne, né le 26 mai 1907 à Winterset (Iowa, U. S. A.), est marié à une Mexicaine, Esperanza Bauhr, qui est sa deuxième épouse. Il a quatre enfants de sa première union (avec Joséphine Saenz) : Michaël, Tony, Patrick et Melinda. Il a tourné notamment : *Hurricane express*, *Ange ou démon*, *La Chevauchée fantastique*, *La Maison des sept péchés*, *Les Naufrageurs des mers du Sud*, *Sacramento*, *La Rue sanglante*, *Le Massacre de Fort Apache*, *La Rivière rouge*, *Les Sacrifiés*, *Les Tigres volants*, *Taïkoun*, *l'Escadron noir*, *Le Réveil de la Sorcière rouge*, *L'Ange et le mauvais garçon*, *Iwo-Jima*,

La Charge héroïque et *Rio Grande*, son tout dernier film.

BEBOP 51. — Philippe Lemaire est marié. Sa femme débute au cinéma sous le nom de Nicole Lemaire. Il est né à Paris en 1924. Oui, il aime les danses modernes.

UNE CINÉPHILE MÉDITERRANÉENNE. — Philippe Lemaire répond, je crois. Ne soyez pas trop impatiente et suivez toujours exactement les indications données dans ce courrier (voyez réponse à **CHRIS**, n° 233). — Nous ne publierons pas *Ils ont vingt ans*, dont les droits sont réservés. — Il est possible que Georges Guétary tourne prochainement un film en France. Le scénario et le titre n'en sont pas encore arrêtés. Oui, nous pouvons lui transmettre une lettre, toujours suivant les traditionnelles recommandations.

ADMIRATRICE DE RAY MILLAND. — Ray Milland (Reginald Truscott Jones) a débuté à l'écran en 1932 et s'est marié en 1933 (sa femme n'est pas une actrice). Avant de faire du cinéma, il avait fait du théâtre à Londres. J'ignore le détail de ses goûts et préférences. Derniers films parus en France : *Les Anneaux d'or*, *Espions sur la Tamise*, *Suprême aveu*, *La Boule de cristal*, *Angoisse dans la nuit*, *La Grande horloge*, *Une âme perdue*.

DONA FLORA. — Je n'ai pas la distribution de *Brazza*. — Distribution des *Aventures fantastiques du baron Munchausen* (1943) : Hans Albers (baron de Munchausen), Brigitte Horney (Catherine II), Ilse Werner (Isabelle d'Este), Ferdinand Marian (Cagliostro), Werner Schorf (le frère d'Isabelle), Hermann Speilmans (l'écuyer Kuchenreuter), avec Hans Brausewetter, Maria von Ditmar, Andrews Angelmann, Kathe Haack, Leo Slezak, Hilde von Stolz et Edouard von Winterstein. Couleur Agfacolor. Réalisation de Josef von Baky. — Distribution du *Mort qui se porte bien*, film allemand de 1939 : Carl Raddatz (Dr Cannenbourg), Edouard Wenk (sénateur Rada), Trude Hesterberg (Hetty Rada), Annelise Uhlig (Madeleine), Hans Unterkircher (Dr Kablinski), et Leo Slezak (Juranitsch). — Geymond Vital et Raymond Vital ne sont pas apparentés entre eux, ni à Jean-Jacques Vital (Jean Lévitane). — Écrivez au compositeur René Sylviano aux bons soins de la S. A. C. E. M., 10, rue Chaptal, Paris (9^e).

JEAN BRASS'ROSETTE. — Principaux films de Clark Gable : *New-York-Miami*, *Les Révoltés du*

Bounty, *La Belle de Saïgon*, *Pilote d'essai*, *San Francisco*, *Sa Femme et sa Dactylo*, *La Ronde des Pantins*, *La Fièvre du Pétrole*, *L'Aventure*, *Autant en emporte le vent*, *Franc jeu*, *Marchands d'illusions*, *Le Retour*. *Tragique décision*, *Faites vos jeux*, *La Clef sous la porte*. — Partenaires de Jean Gabin : la regrettable Marcelle Romée dans *Cœur de lilas*, Madeleine Renaud dans *Tunnel*, Brigitte Helm dans *L'Étoile de Valencia*, Edwige Feuillère dans *Golgotha*, Annabella dans *La Bandera*, Mireille Balin dans *Pépé-le-Moko* et *Gueule d'amour*, Viviane Romance dans *La Belle équipe*, Michèle Morgan dans *Quai des Brumes*, *Remorques* et *Le Récif de corail*, Jacqueline Laurent dans *Le Jour se lève*, Dita Parlo dans *La Grande illusion*, Suzy Prim dans *Les Bas-Fonds*, Simone Simon dans *La Bête humaine*, Ida Lupino dans *La Péniche de l'amour*, Ellen Drew dans *L'Imposteur*, Marlène Dietrich dans *Martin Roumagnac*, Gisèle Préville dans *Miroir*, Isa Miranda dans *Au delà des grilles*, Nicole Courcel dans *La Marie du Port*, Mariella Lotti dans *Pour l'amour du ciel*.

AVION-GURSKI-FLYNN. — Je ne vois pas où vous pourriez vous procurer une photo d'Errol Flynn, de son épouse divorcée Nora Eddington et du yacht « Zacca ». Cet ensemble n'a plus rien à voir avec l'actualité. — Oui, Danny Kaye et Richard Widmark ré-



Lew AYRES

dans

A l'Ouest, rien de nouveau.

(Photo Universal.)

pondent (ou font répondre) comme la plupart des artistes américains. Patientez. — Mona Freeman est dans le même cas. Elle est née à Baltimore le 9 juin 1926 et tourne pour la firme Paramount. Mariée depuis 1945 à M. P. Nearney, négociant en automobiles.

DAMPARIS. — Non, le film *La Beauté du Diable* n'a rien à voir avec le roman de Jules Mary. Il a été tourné d'après un scénario original de René Clair et Armand Salacrou. — Nous ne pourrions publier les films que vous nommez.

LA VOSGIENNE. — Nous transmettrons à Serge Reggiani votre lettre affranchie à 15 francs.

PETITE MARRAINE. — Nous n'avons jamais publié *Jour de fête* (voyez l'annonce de la p. 15). — En dehors de ce film, Jacques Tati a tourné un « court métrage »

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an..... 500 fr. | 6 mois..... 260 fr.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. (Prière d'écrire le nom en lettres majuscules.) Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.



Femmes sans nom

Dès que le bateau fut à quai, les prisonniers politiques en descendirent.

Ils étaient pâles, amaigris, une barbe drue couvrait leur visage et, parmi eux, Anna Petrovich hésita avant de reconnaître celui qu'elle voulait seulement entrevoir pour qu'ils puissent l'un et l'autre découvrir dans leurs regards un apaisement, une consolation, un espoir...

Mais Mirno, l'homme qu'elle attendait et à qui l'unissait un amour profond, eut à peine le temps de l'apercevoir. Soudain, il s'affaissa, tué net : un coup de feu venait d'être tiré d'un canot qui s'éloignait rapidement.

Anna eut le courage de se maîtriser pour ne point jeter un cri qui l'étouffait et, silencieuse, elle regagna la sordide maison où elle vivait dans un faubourg de Trieste avec d'autres réfugiées. Ce n'est qu'en arrivant dans la pièce misérable qui lui servait de chambre qu'elle s'évanouit, juste au moment où la Military Police entra dans l'immeuble pour y perquisitionner et vérifier les papiers d'identité, opération rendue nécessaire par l'afflux de Yougoslaves qui pénétraient chaque jour clandestinement sur le territoire italien.

Quand elle revint à elle, Anna — qui était dépourvue de toutes pièces officielles — apprit qu'on l'arrêtait et qu'elle allait être transférée vers le sud dans un camp d'indésirables, un de ces camps dont les barbelés — monstrueuse originalité! — interdisent l'accès du monde libre à des êtres qui, pour la

plupart, sont innocents. Mais n'est-il pas écrit que ceux-ci doivent, plus que jamais, payer pour les coupables : c'est la loi d'une époque qui a connu toutes les faillites, toutes les horreurs, toutes les injustices, et qui ne veut même point s'en repentir.

La voiture cellulaire, qui transportait les femmes, traversa le village puis s'arrêta non loin du camp devant une auberge. Cet arrêt n'était pas prévu pas l'administration ; avant la remise officielle du « chargement », le convoyeur, le brigadier Pietro Zanini, offrait simplement le verre de l'adieu à Gregori, le chauffeur, qui, au courant de tout, lui donnait d'utiles renseignements sur le séjour dans ce coin isolé.

— Est-ce le nouveau brigadier qui vient remplacer Giovanni? demanda le cabaretier en les servant.

— Oui.

— Alors, reprit-il en s'adressant à Pietro, méfiez-vous. Votre prédécesseur était trop bon et, avec toutes ces femmes, il a perdu la tête... et aussi ses galons. Ne finissez pas comme lui.

— Pas de danger! dit Gregori, à qui Pietro, durant le voyage, avait fait des confidences. Il avait deux amours : sa femme et sa fille. Toutes deux ont été tuées pendant le bombardement de Tarente et, depuis qu'il est resté seul, il n'a qu'une pensée : son devoir. C'est un brigadier modèle.

Pendant qu'ils devi-

FEMMES SANS NOM

(Donne senza nome)

Réalisation de Geza RADVANYI.

Scénario de Geza RADVANYI.

Adaptation de G. RADVANYI, René BARJAVEL
et Liana FERRI.

INTERPRÉTATION :

Yvonne la Française.....	Simone SIMON.
La comtesse.....	Françoise ROSAY.
Anna la Yougoslave.....	Valentina CORTESE.
Minna la Bavaroise.....	Vivi GIOI.
Christina la Polonaise.....	Irasema DILLAN.
Hilda l'Allemande.....	Gina FALKENBERG.
Pietro le brigadier.....	Gino CERVI.
Le capitaine.....	Mario FERRARI.
Le dentiste.....	Umberto SPADARO.
Ciulahin Ciocolahani.....	Carletto SPOSITO.
Production NAVONA-FILM de G. RADVANYI, E. LOPERT et R. SOLMSEN.	

Récit d'André BERTEL.

saient, un homme à l'allure équivoque, au visage bouffi, empreint de laideur et d'hypocrisie, s'approcha de la voiture et se pencha vers l'intérieur par une des petites lucarnes d'aération. C'était un Albanais nommé Ciulahin Ciaccolahani, autorisé à commercer dans le camp et qui, dès qu'il y avait une nouvelle « tournée », faisait ses offres de service aux arrivantes.

— Si vous voulez de bonnes glaces, des bonbons, du chocolat, je serai toujours à votre disposition, dit-il d'une voix mielleuse aux femmes qui, dans le camion surchauffé, se demandaient pourquoi on ne les faisait pas descendre.

Mais bientôt la voiture repartit et longea un mur qui n'en finissait pas.

— Derrière ce mur, murmura Gregori, commence un autre monde.

— Oui, quel mur ! observa Pietro. On croirait vraiment que les femmes qui sont derrière ça sont des bêtes fauves.

— Non : c'est réservé aux chrétiens. Les fascistes ont mis là les antifascistes, puis les antifascistes y ont placé les fascistes... Les Allemands y ont envoyé les Italiens... les Italiens... les Allemands... Tout ça dépendait de la façon dont la roue tournait : la roue de l'histoire, de la guerre, de la politique... Maintenant, ce sont des femmes... Demain ce sera toi... moi... n'importe qui : une prison n'est pas faite pour rester vide !

On arrivait.

Les sentinelles ouvrirent la lourde porte du camp et la voiture s'immobilisa entre le bâtiment réservé aux bureaux militaires et les fils de fer barbelés, derrière lesquels des prisonnières se pressaient, curieuses.

Anna fut la première qu'interrogea le capitaine responsable de la direction du camp et qui s'efforçait, tout en respectant les ordres reçus, d'adoucir le sort de ces « déracinées » chassées de leur pays natal par la guerre et échouées sur une terre étrangère.

Anna regagna tristement sa sordide demeure.

— Votre nom ?

— Anna Petrovich.

— Vous avez été refoulée par la police internationale de Trieste... Quelle est votre nationalité ?

— Yougoslave.

— Votre âge ?

— Vingt-six ans.

— Quand avez-vous quitté votre pays ?

— Cet hiver.

— Pas de passeport ? Aucun papier ?... Vous avez traversé la frontière sans autorisation ?... Et de quoi avez-vous vécu ?

— J'ai travaillé.

— Sans permis de travail ?... Vous êtes célibataire, marié, veuve ?

— Célibataire.

— Des parents ?

— Non.

— Affectée à la baraque A. Numéro 303. Passez au contrôle A la suivante.

La suivante, hautaine et d'une froideur antipathique, prétendait s'appeler Hilda von Schratzendorf, mais, arrêtée Florence pour faux passeport, ce n'était certainement pas son véritable nom et plusieurs fois le capitaine insista pour savoir la vérité. Ce fut en vain :

— Je m'appelle Hilda von Schratzendorf, ne cessa-t-elle de répéter.

Tout en demeurant persuadé qu'elle dissimulait son identité c'est donc sous ce nom qu'on l'inscrivit, tandis que les autres désagréablement impressionnées — sans trop savoir pour quoi — par cet incident, répondaient franchement aux interrogations.

Quand les formalités furent terminées, les neuf « nouvelles » suivirent une ancienne chargée de les piloter et qui, peu avide de paroles, n'était pas mécontente de faire le guide :

— Les cuisines sont à droite : on y travaille chacune à son tour. A gauche, il y a bien une cantine... mais c'est pour les gardiens.

— Peut-on acheter de quoi boire ?

— Pas facile, mais on s'arrange... Là-bas, vous voyez potager : celles qui aiment la culture ne manquent pas



boulot... Ici, c'est la Place des Nations... désunies... Rigolo, hein!... Et en face, l'unique rue du camp : la Rue sans hommes. Quant à vos maisons, ce sont ces jolies baraques qui vous attendent. Chaque d'elles a une lettre, chaque lit à un numéro, et ce n'est... désormais votre nom.

La police demande les papiers d'Anna.

Puis les faisant entrer dans la plus grande de ces baraques où des groupes s'animaient, elle précisa :

— Ici, c'est à la fois le magasin — où l'on va vous donner vos couvertures et vos gamelles — et le théâtre. Si vous avez envie de jouer la comédie, de chanter, de danser, il faudra adresser à la comtesse : c'est la grande, là-bas, avec les cheveux blancs.

— Une vraie comtesse ?

— Ici, tout est vrai, même les comtesses.

Celle que l'on appelait la comtesse était une femme de soixantaine d'années, qui avait dû être très belle et qui disait qu'elle avait, comme actrice, connu autrefois les grands succès sur les scènes européennes.

Présentement, alors que dans un autre coin de la salle mettait au point un sketch chorégraphique, elle faisait réviser *Roméo et Juliette*. Certes, les éléments dont elle disposait n'étaient pas brillants. Les amateurs prouvaient beaucoup de bonne volonté que de talent, mais lorsqu'on veut se débarrasser, échapper à l'obsession de la détention, oublier qu'

est retranché du monde, il faut bien employer les moyens du bord. Par exemple, il ne pouvait être question de faire jouer Roméo par un homme; c'est donc une femme qui interprétait le rôle en travesti, mais le metteur en scène trouvait qu'elle manquait de flamme et s'efforçait, par des conseils réitérés, de la mettre dans la peau de son personnage. Rivalités et jalousies aidant, c'est par une bagarre que prit fin ce jour-là la répétition.

— Ah! si Shakespeare voyait ça! s'exclamait la comtesse. Une rivale du faux Roméo boxant Juliette, tel fut le spectacle plutôt imprévu auquel assistèrent moins d'une heure après leur arrivée au camp les neuf nouvelles prisonnières.

* * *

Dans la baraque A, comme d'ailleurs dans les autres, on parlait toutes les langues. Il y avait là des femmes venues de toutes les contrées de la vieille Europe meurtrie, lamentables épaves ballottées et rejetées par le furieux océan des passions humaines.

Timide et craintive, Anna n'était pas de celles qui s'adaptent facilement. Certes, elle ne manquait pas de vaillance, mais elle était trop sensible pour se décider, d'emblée, à lutter contre l'adversité.

— Où est le lit 303? demanda-t-elle à une toute jeune

— Qu'est-ce qu'elle fait sur mon lit, celle-là?
— Elle vient d'arriver, expliqua Minna; c'est une Yougoslave...
— Yougoslave ou Péruvienne, reprit Yvonne, je m'en fiche. Le lit du bas, c'est à moi. Pour Mademoiselle, c'est l'étage au-dessus. Si un jour je crève, alors elle pourra redescendre.
Anna, décontenancée, s'excusait :
— On m'avait dit : numéro 303.
— On t'a dit... on t'a dit... Eh bien! moi, je te dis : en haut. Les métèques, ça va au poulailler.

Anna était sur le point de pleurer et Minna la Bavaoise essaya de la consoler :

— Ne t'occupe pas d'elle. Elle t'appelle métèque, et moi, parce que je suis Munichoise, elle me traite de boche. Ça n'a pas d'importance! Et puis, vois-tu, elle fait comme ça beaucoup de bruit, mais au fond c'est une brave fille qui a bon cœur.

Yvonne n'aimait pas beaucoup ce genre d'affirmation. Elle haussa les épaules et maugréa, mais l'instant d'après les inflexions de sa voix se firent plus douces lorsqu'elle vit Anna tenter de grimper jusqu'à la couchette supérieure et chanceler.

— Quoi! tu ne vas pas te trouver mal?

Puis, s'adressant à Minna :

— Qu'est-ce que tu attends? Tu ne vois pas qu'elle a un malaise? Soutiens-la.

— Tu n'as qu'à le faire toi-même.

— Non, mais écoutez-moi ça! Tu me donnes des ordres, à présent?... Qui est-ce qui a perdu la guerre? Toi ou moi?

— Qui ne l'a pas perdue? dit simplement la Bavaoise.

* * *

Dans un autre coin de la baraque, deux prisonnières, une ancienne — la comtesse — et une nouvelle — Hilda — se présentaient l'une à l'autre comme si elles avaient été dans le grand monde :

— Hilda von Schratzendorf.

— Clarisse Rudersgers.

— Allemande?

— Par hasard! Je suis d'origine belge et j'ai épousé un Allemand qui a disparu pendant le siège de Berlin.

— Il était du Parti?

— Quand je l'ai rencontré, c'était seulement un homme et nous avons été heureux. Mais ensuite une vilaine chose est entrée dans notre vie : la politique. Elle était toujours présente dans la maison et détruisait notre intimité. Elle fit même de nous, l'un pour l'autre, des étrangers.

— Pourquoi êtes-vous ici?

— Toujours cette question de papiers, ma chère! Figurez-vous qu'ils ne satisfont personne. Je suis Belge en Allemagne, Allemande en Belgique : partout une ennemie.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'un sous-

Yvonne, vrai titi parisien, trouvait toujours le mot pour rire.



Hilda l'Allemande, puis Anna répondirent aux questions du capitaine.

femme blonde et aux traits délicats, qui la fixait d'un regard candide.

Celle-ci, continuant à la désigner, ne répondit pas.

— Tu peux toujours lui poser des questions, dit une autre, elle ne comprend pas. Elle s'appelle Christina et elle est Polonaise, mais elle n'entend même plus sa langue maternelle. Prise par les Allemands à Cracovie, elle a été envoyée au front avec les troupes. Elle faisait partie du « bétail féminin » mis à la disposition de la soldatesque. La malheureuse en est devenue folle et a perdu l'usage de la parole. Oh! ce n'est pas une folie dangereuse! Elle est calme et tu n'as rien à craindre.

Complaisante, celle qui venait de parler : Minna, une Bavaoise, indiqua à Anna, parmi les rangées de lits superposés, l'un de ceux qui se trouvaient en bas.

— Tiens! tu n'as qu'à t'installer là.

Mais Anna venait à peine d'y disposer ses affaires qu'une fille délurée fit irruption dans la baraque et s'écria avec le plus authentique accent du gavroche parisien :

— Bonjour, les poulettes. Qu'est-ce qu'on bouffe, aujourd'hui?... Où est mon café? Et ma confiture?...

C'était Yvonne, Parisienne pur sang, un petit bout de femme au sourire moqueur, à la répartie cinglante, toujours prompte à divertir ses compagnes, mais qui, soudain, manifesta sa mauvaise humeur en apercevant Anna :



officier qui venait distribuer le courrier et lire trois avis :

1° Rapport relatif à l'hygiène et à la santé des internées. Le dentiste du village reprenant ses consultations interrompues, les chefs de baraques remettront au bureau du capitaine la liste des femmes qui ont besoin de se faire soigner les dents.

2° Contrôle médical. A partir de demain, prise de sang. Chaque internée doit se soumettre à ce prélèvement.

3° Pendant la période de sécheresse, l'eau sera rationnée. On en distribuera une gamelle par personne.

Cette lecture fut diversement commentée et, tandis que toutes discutaient, Anna s'approcha de la fenêtre. Certes la vue manquait de charme, mais enfin on était encore autorisé à respirer et à regarder le ciel qui avait sa couleur saphir des jours de fête. Deux choses qui n'étaient pas interdites, mais qui — sait-on jamais ? — le seraient peut-être un jour.

Ce ciel, quand on le fixait trop, faisait mal aux yeux et alors, pour se reposer la vue, il y avait cet horizon limité : les barbelés, le mur... le mur... le mur !

— Ne le regarde pas trop, ça donne le cafard ! dit Yvonne. Je l'ai souvent regardé, moi aussi, ce mur maudit, mais ce n'est pas avec un regard que l'on peut y faire un trou pour se frayer un passage. Alors mieux vaut fermer les yeux.

Bien qu'elles fussent si différentes l'une de l'autre, une soudaine sympathie rapprochait les deux jeunes femmes, et Anna sentit que c'était précisément à celle qui, dès l'abord, paraissait rebelle à tout sentiment de compassion et de tendresse qu'elle accorderait sa confiance et son amitié.

La nuit peu à peu tombait.

Pour celles qui étaient libres, c'était là-bas, loin du « mur », l'heure des serments, des tendres promesses échangées au crépuscule ; c'était l'heure où, dans les clairs foyers, les familles se réunissent pour le repas du soir ; l'heure des quarts de bonheurs pour les femmes qui ont encore un nom propre à offrir à Moloch : l'Ad-mi-nis-tra-tion.

— Je veux partir, dit Anna à Yvonne, dans un souffle.

— Tu n'es pas la première qui prononce ces trois mots, mais, hélas ! personne ne part d'ici.

— Moi, je partirai ! Oh ! ce n'est pas pour moi-même que je veux m'en aller, c'est pour un autre.

— Un homme ?

— Non, un enfant : le mien.

— Où est-il ?

— Ici.

— Ici ?

— Oui... Et je ne veux pas qu'il naisse dans une prison.

Cet aveu de maternité prochaine surprit Yvonne qui, dissimulant son émotion, se tut un instant, puis reprit :

— Mais le père de ton enfant peut t'aider ?

— Il est mort.

— Maladie ? Accident ?

— Il était aussi fou que les autres : il faisait de la politique. C'était un sincère et un idéaliste, et tout ce qu'il racontait ressemblait à un conte de fées. Je sais bien qu'il avait raison lorsqu'il me parlait de liberté, de paix, d'un monde meilleur où régnerait la justice, où il y aurait même un peu de joie pour les déshérités... Mais il faut croire que les belles idées et la politique ça fait deux. Même quand on prêche la fraternité, on a des ennemis et ceux-ci l'ont tué.

— Tu sais, dit Yvonne en manière de conclusion, je m'en fiche du 303.

— Quoi ?

— Le lit ! Prends celui du bas. Moi, j'irai en haut : l'air est meilleur...

Yvonne avait décidé le dentiste à aider Anna.

* * *

Dès ce moment, elles furent les meilleures amies du monde, et tout de suite Yvonne conseilla à Anna de se faire inscrire pour la visite du dentiste, celui-ci étant, disait-elle, un homme compréhensif qui faciliterait peut-être son évasion.

Quand elle revint de cette visite, Anna était transfigurée. Cette sortie lui avait d'abord permis de reprendre contact avec la vie extérieure : elle avait vu des gens aller et venir en toute liberté, de braves vieilles bavarder devant leurs portes et, grâce à la gentillesse du brigadier Pietro Zanini qui accompagnait le groupe des inscrites — elles étaient plusieurs, car dans ces cas-là un mal de dent est... contagieux — elle avait même pu s'arrêter auprès d'un petit garçon... un bambin frais comme une rose et dont le charmant babillage avait fait battre son cœur.

Elle remercia Yvonne et lui expliqua que le dentiste, en effet, lui avait promis, après quelques hésitations, de l'aider. Si elle pouvait sortir du camp, il la cacherait dans une ferme abandonnée et cette sortie était possible le jour de la procession, qui avait lieu chaque année pour honorer le saint du village, auquel on devait des miracles. Ce jour-là était proche et, habituellement, les internées qui affirmaient leurs convictions religieuses pouvaient, sous bonne garde évidemment, suivre la procession.

— Nous serons gardées, disait Anna, mais dans la foule on peut toujours profiter d'un moment d'inattention.

— Il te cachera, remarqua Yvonne, et c'est déjà pas mal, mais pour tes papiers d'identité ?

— Ça, il ne peut rien. Il faudrait beaucoup d'argent et... je n'en ai pas.

— Ne t'en fais pas : j'arrangerai peut-être tout ça. Je connais à Bari un Chinois qui est spécialisé dans ces sortes de documents, et j'irai le voir pour toi dès que moi-même j'aurai quitté ce plaisant lieu de villégiature où nous sommes.

— Tu comptes partir ? Mais par quel moyen ?

— L'amour, ma chère. C'est lui qui m'a fait entrer ici... et c'est lui qui m'en fera sortir. Qu'est-ce que je suis ? Un numéro avec un dossier où ma carrière et mon passé m'ont fait classer dans une catégorie particulière... Pour l'instant, je suis « indésirable », mais je ne le suis plus si quelqu'un me... désire, tu me comprends ? Ce qu'il me faut... c'est un homme.

— Un homme ?... Mais on n'en trouve pas ici.

— Tu n'as pas encore remarqué Apollon déguisé en... marchand de glaces ? Tu sais bien, le gros bouffi qui nous vend à bon prix ses friandises : M. Ciulahin Ciocolahani ! Suppose que je devienne officiellement, avec le concours de M. le Maire, M^{me} Ciulahin Ciocolahani, alors là j'ai des papiers comme tout le monde, je peux changer de crèmerie quand je veux et, pour prendre congé, le capitaine, vrai gentleman, me baise la main au nom de l'administration, en me disant : « Chère madame, mes hommages. »

Elle avait tellement le goût de la plaisanterie que l'on ne savait jamais s'il fallait la croire ou non.

— Il t'a vraiment promis le mariage ? demanda Anna.

— Il n'a rien promis du tout... mais moi j'ai décidé et ça suffit.

Décidée, elle l'était, en effet, et avec elle ça ne traînait pas. Ciulahin avait bien une maîtresse, une femme acariâtre et jalouse qui l'aidait dans son commerce, mais c'était là une rivale peu dangereuse pour Yvonne, qui n'avait qu'à jouer la grande scène de la séduction pour être certaine de son triomphe.

Elle lui donna rendez-vous dans un baraquement qui servait de resserre au bout du jardin et, étendue sur un vieux

Hilda l'Allemande ne parlait jamais de son passé.



sac, prit des poses alanguies savamment étudiées. Pour la circonstance, elle s'était vêtue... le moins possible, mais il convient de dire que, dans cette tenue plus que légère, elle n'était pas plus impudique que toutes ces femmes honnêtes qui, l'été venu, s'exhibent un peu trop généreusement sur les plages méditerranéennes.

Quand il la vit ainsi, le marchand de glaces... s'échauffa, s'affola et lui adressa les plus flatteurs compliments jusqu'au moment où il commença à s'emporter devant le flegme de son idole.

— Enfin, qu'est-ce que tu veux de moi ? s'écria-t-il.

— Mais toi, mon chérubin... tout simplement toi... pour la vie.

Quand il apprit qu'elle voulait le mariage, il éclata :

— Je ne peux pourtant pas épouser une garce ! J'ai un commerce ! Qu'est-ce qu'on dirait dans le village ?

— Qu'une garce devienne ta femme, c'est moins grave que si ta femme devenait une garce.

— Tu as de l'esprit...

— Oh ! je suis bien pourvue... en tout ! Tu n'as qu'à regarder... Mais pas toucher ! Je suis une fille sérieuse, moi : rien avant le mariage. Je te permets simplement de mettre ta grosse oreille sur mon petit cœur et de l'écouter faire... tic tac... tic tac...

Furieux, Ciulahin s'en alla...

Mais le lendemain, tout penaud, il venait demander à Yvonne d'être sa femme.

Le grand jour était arrivé et Yvonne exultait, tandis que ses compagnes lui mettaient la robe de mariée qu'elles avaient confectionnée. L'ensemble était d'une extrême légèreté. Une fois de plus, on pouvait vérifier l'exactitude du dicton : « Une femme élégante s'habille avec un rien. » Et toutes les « petite mains » improvisées étaient aussi enchantées que la future épousée qui, esquissant un pas de danse, s'écria :

— Ce que c'est marrant, mes enfants ! Ah ! il n'y a pas à

Le dentiste a tout prévu et tu réussiras. Pendant que tout le monde sera à genoux et adorera le Saint... tu auras ton miracle. En tout cas, tu peux compter sur moi.

Anna ne savait comment lui prouver sa reconnaissance :

— Écoute, même si tu ne réussissais pas à me tirer de là, je n'oublierais pas ce que tu as fait : tu es une brave fille.

— N'exagère pas.

Mais on devait s'impatienter au dehors, car Minna vint prévenir la mariée :

— Dis donc, sais-tu que ton petit bonhomme t'attend ?

— Oh ! mon ami, mon petit amour ! J'allais l'oublier ! Ne t'inquiète pas : je vais m'occuper de lui.

Puis se tournant vers les autres :

— Alors, « enfants des sans-patrie », on y va ?

Presque toutes criant, gesticulant, scandant la *Marche Nuptiale* la suivirent et l'accompagnèrent jusqu'à la grande porte.

— Enfin ! murmura la comtesse lorsqu'elles furent sorties.

— Vous n'aimez pas Yvonne, n'est-ce pas ? dit Anna.

— Ce que je déteste surtout, c'est le bruit qu'elle fait. Mais nous avons chacune nos défauts.

— Moi, j'ai confiance en elle. Je sais qu'elle s'occupera de moi.

— Il faut toujours espérer.

La cérémonie du mariage à la mairie fut une sorte de sketch improvisé et Yvonne dut plusieurs fois faire un effort pour ne pas éclater de rire en regardant Ciulahin, l'air ennuyé et solennel, plus gras et plus répugnant que jamais, et le maire, vivante caricature, qui, d'une voix monocorde, bredouillait :

— Article 143 : le mariage impose aux conjoints l'obligation réciproque de la cohabitation, de la fidélité et de l'assistance...

Article 144 : le mari est le chef de la famille. La femme



La comtesse dirigeait les répétitions de la pièce.

dire : rien n'est plus beau au monde que l'amour !... Dites-moi, mes chéries, vous croyez qu'il en aura pour son argent ?

— Avec toi, ma petite, il sera servi ! dit Minna, tandis que la comtesse, d'un ton désabusé, laissait tomber ces mots :

— Une fois de plus, la vertu est récompensée. C'est encourageant !

Bonne fille, la Parisienne avait promis de faire fabriquer des faux papiers pour ses meilleures camarades : d'abord Anna Petrovich, c'est elle qui venait en premier ; puis Minna, Veronica, Christina... qui, toutes, lui avaient remis une liste avec les renseignements détaillés pour l'établissement d'une fiche d'identité où pas un détail, même le moindre, ne devait être omis.

Pour un peu, tout le camp lui eut commandé une fausse identité, mais elle devait obligatoirement se limiter, car pour obtenir un de ces petits papiers parfaitement imités, il fallait compter au moins dix mille lires. Tout l'argent de Ciulahin n'y eut point suffi.

Yvonne, avant de partir, s'attarda encore auprès d'Anna qu'elle ne quittait, disait-elle, que pour deux jours.

— Après-demain, c'est la procession. Je t'attendrai comme convenu derrière la petite chapelle de la station de la Croix.



est dans l'obligation de le suivre partout où il croit opportun de fixer sa résidence.

Yvonne affolait le marchand de glaces.

— Vous, Ciulahin Ciaccolahani, acceptez-vous de prendre pour épouse Yvonne Dubois ?

— Oui.

— Et vous, Yvonne Dubois, voulez-vous prendre pour époux Ciulahin Cioccolahani ?

— Avec plaisir !

— Il ne s'agit pas de plaisir ! Dites oui ou non.

— Pourquoi dirais-je non ?

— Alors, c'est oui ?

— Oui... bien sûr que c'est oui !

Ce oui, c'était, pour la rusée Parisienne, le « Sésame ouvre-toi », la « clef des champs ». Grâce à ce petit mot de rien du tout, les portes de la liberté s'ouvraient grandes devant elle et, pour fêter ça, elle dévalisa au profit de ses compagnes le stock de friandises dissimulé par le marchand rapace.

— Accourez, mes poulettes, leur cria-t-elle en repassant par le camp. Tenez, il y en a pour vous toutes et à profusion. Voilà des bonbons, des chocolats, des caramels... il y en a pour tous les goûts... Prenez sans hésiter : aujourd'hui c'est grande fête... et c'est gratis !

(Suite page 10.)